

**ILLUSTRATION NATIONALE**  
DES FÊTES et CÉRÉMONIES DU 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE BELGIQUE.  
BUREAUX: RUE DES ESCALIER, N° 22. BRUXELLES.  
UNION FAIT LA FORCE

LA LIVRAISON :  
**50 CENTIMES 50**  
(40 livraisons)

FONDATEURS :  
MM. G DU BOSCH. — G. LEMAIRE. — AD. MERTENS  
ABONNEMENT ET VENTE AU NUMÉRO :  
Librairie universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, à Bruxelles

PUBLICATION COMPLÈTE :  
**20 FRANCS 20**  
(40 livraisons)



Fêtes nationales du Cinquantenaire Belge. — L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PLACE DES NATIONS

## SOMMAIRE

GRAVURES. — Fêtes nationales du Cinquantenaire Belge : L'Arc de Triomphe de la place des Nations. — La Fête patriotique du 16 août 1880. — Le Diorama dans les jardins de l'Exposition Nationale. — La Fête vénitienne sur l'Escaut à Anvers, le 24 août 1880.

TEXTE. — L'Arc de Triomphe de la place des Nations, par L. V. — La Fête patriotique du 16 août 1880, par Eugène Landoy. — Une Fête vénitienne sur l'Escaut, par Walker. — Exposition Nationale : Éducation et Enseignement, par Léon Degeorge. — La Belgique intellectuelle : La Science et les Savants, par le Dr Victor Jacques. — Mademoiselle Jules, roman inédit, par Emile Leclercq (suite). — Le Diorama dans les jardins de l'Exposition Nationale.

## L'ARC DE TRIOMPHE

DE LA PLACE DES NATIONS

L'arc de triomphe construit placé des Nations d'après les dessins de M. l'architecte Beyart, était dédié aux gloires nationales belges, à tous les hommes marquants qui depuis 1830 ont illustré notre pays. Sa décoration comprenait en outre un hommage au fondateur de notre dynastie et à Léopold II, le souverain actuel.

Il était question dans le principe d'élever cet arc de triomphe au milieu d'un pont provisoire qui devait relier le boulevard Léopold II au boulevard d'Anvers. Mais d'autres décisions ont été prises, et après avoir arrêté que l'arc serait construit devant la gare du Midi, la commission a définitivement désigné l'emplacement qu'occupait l'édifice.

Dans le premier cas, les statues équestres des deux rois auraient été placées à droite et à gauche des piliers fondamentaux, à la place des massifs de verdure qui s'y trouvaient lors de nos grandes fêtes jubilaires.

L'arc de triomphe était surmonté d'une immense couronne royale, et la frise qui contournait la partie supérieure rappelait quatre grands faits de notre histoire contemporaine : l'abolition des octrois, l'affranchissement de l'Escaut, l'avènement du roi Léopold II et la première application des chemins de fer. Les deux énormes piliers soutenant la voûte de l'édifice étaient couverts de médaillons représentant les hommes politiques qui ont joué un rôle important dans notre histoire depuis la création de notre indépendance. Les profils des deux rois et des deux reines Marie-Louise et Marie-Henriette se détachaient sur un fond d'or dans des médaillons placés au haut de l'arc; enfin, des oriflammes aux couleurs nationales flottaient au sommet de l'édifice, dont la partie décorative a été entreprise par MM. Ceylos et Bernier, peintres-décorateurs du théâtre royal d'Anvers.

L. V.

## LA FÊTE PATRIOTIQUE DU 16 AOUT

C'est la page d'histoire, la fête par excellence du Cinquantenaire, la commémoration solennelle, la consécration de tout ce que nous sommes. Après une épreuve de cinquante années, pendant lesquelles le pays et ses institutions ont couru plus d'un péril, la Belgique, sûre d'elle-même désormais, et sentant qu'elle a toutes les garanties nécessaires à la vie et au développement progressif d'un peuple libre, pouvait légitimement célébrer cette fête.

C'est peu de chose sans doute qu'un demi-siècle dans la vie d'un peuple : mais, si l'on considère l'état de l'Europe pendant ce demi-siècle, les graves événements qui l'ont rempli, les troubles, les révolutions, les guerres, les changements mêmes dans l'équilibre des empires, qui font de cette époque une période à jamais mémorable dans les annales de l'humanité, on trouve que ce n'est pas un faible honneur pour la Belgique de n'avoir à en retenir que des souvenirs d'ordre, d'union et de paix.

Au plus fort de la tourmente de 1848, un de ses représentants put dire, sans crainte d'être démenti, que ses libertés, solidement affirmées et loyalement pratiquées, l'avaient dès longtemps conduite au port pendant que d'autres nations luttèrent pour les conquérir. On vit bien alors que nous étions en posses-

sion de la vérité politique. Le bouleversement révolutionnaire s'arrêta à nos frontières, gardées par ces libertés mêmes, et qu'il ne put franchir. Le despotisme fut plus tard obligé de les respecter, tant est grande la force morale d'une nation dont les titres sont incontestables et la politique intelligente et droite. La dernière épreuve fut peut-être la plus grave, car l'ennemi était au-dedans, invoquait des précédents séculaires, parlait au nom d'une autorité historique et traditionnelle très-puissante, et menaçait directement l'union, qui est la force même du pays; il sut en sortir heureusement et sans y rien laisser de sa vitalité.

La légitimité de la fête, attestée aux yeux de tous, en rendait le succès certain. A la vérité, il y avait bien des irréconciliables, mais il n'y eut pas d'exclus. Ceux-là seuls qui voulurent protester, et qui crurent à l'efficacité de cette protestation vaine, manquèrent à la solennité, que leur absence n'amoindrit pas. On respecta leur isolement volontaire; on les plaignit de n'avoir pas su comprendre que la dignité, la majesté d'une telle fête la mettaient au-dessus des partis et la plaçaient dans les « régions sereines ». Puis, s'en remettant au temps et à la raison pour leur ouvrir les yeux et les ramener à la justice et au vrai, on renonça à leur concours. Tous ne persistèrent pas : le patriotisme fit entendre sa voix; l'évocation des souvenirs de 1830, ignorés de plus d'un, et qui montraient les catholiques et les libéraux du Congrès élaborant ensemble l'œuvre dont le gouvernement provisoire, au sein duquel siégeait aussi des catholiques, avait jeté les bases, opéra des conversions et divisa les intransigeants. Il sera difficile aux catholiques qui ont assisté à la fête patriotique de redevenir ce qu'ils étaient auparavant. L'impression en a été trop forte pour n'être pas profonde et durable.

Les dispositions prises pour cette fête ont été judicieuses. Le programme en était réglé sur la Constitution même : idée simple et grande, mais à laquelle tout le monde n'eût pas songé. Tout par là devenait facile : le cortège était donc, comme le dit M. Rolin-Jaquemyns à l'un des banquets de la garde civique, le défilé de la Constitution même, chapitre par chapitre.

Pendant que s'organisait ce cortège, vivante image de nos institutions et de nos libertés, les deux Chambres réunies préludaient à la cérémonie par une séance solennelle, digne des temps de la grandeur romaine. On reproche au régime constitutionnel sa simplicité, que certaines gens croient incompatible avec un prestige nécessaire. C'est peut-être faute d'élevation dans le caractère qu'on formule ce reproche, dont auront pu sourire les personnes qui ont assisté à la séance en question.

On y avait convié les anciens membres du Sénat et de la Chambre; ils prirent place sur les bancs législatifs avec les membres actuels : MM. de Selys Longchamps et Guillery présidaient, et, quand l'huissier annonça l'entrée des membres du gouvernement provisoire et du Congrès national, conduits par un questeur de la Chambre et un du Sénat, tout le monde se leva et ce fut un attendrissement profond, une scène auguste. Jamais le Sénat romain n'eût plus de prestige que ces vieillards, enveloppés de la majesté de l'âge et des souvenirs, grandis encore par la pensée, présente à tous, du rôle qu'ils avaient joué et de tout ce que devait la patrie à leur courage et à leur ardent et loyal amour de la liberté.

M. Guillery avait prononcé le discours d'ouverture de la séance, M. de Selys adressa une allocution aux membres du gouvernement provisoire et du Congrès. Il reste trois membres du gouvernement provisoire, ce sont MM. Ch. Rogier, le héros de nos fêtes nationales, le baron F. de Coppin et Jolly. De dix-neuf membres du Congrès qui survivent, quatorze étaient venus : MM. Andries (le chanoine), Barbanson, Berger, le baron Bethune, de Coppin, de Haerne (le chanoine), De le Haye, le baron d'Huart, le marquis d'Yves de Bavay, Jaminé, Leclercq, J.-B. Nothomb, Ch. Rogier, Rosseeuw et Vergauwen. Les cinq autres survivants sont MM. Jolly, Mulle, Cartuyvels, Doreye et H. de Brouckere.

Il semblait difficile d'ajouter au caractère de la scène. Ce caractère, pourtant, parut s'ennoblir encore quand un ancien membre du Congrès, M. Leclercq, qui fut l'honneur de la Cour suprême, se leva tout droit, imposant et grave, et qu'on entendit ce grand vieillard, qui porte si fermement ses quatre-vingts ans, répondre d'une voix forte et claire à l'allocution de M. de Selys. Homme de marbre, discours lapidaire. Tels étaient ces anciens, tels ils demeurent. Ce discours est une affirmation haute et fière des principes du Congrès.

« Les principes fondamentaux qu'il a proclamés, « a-t-il dit, ne changent pas. Ils sont la vérité et la « vérité immuable. »

Tout le discours avait cette grande allure. Les applaudissements de l'Assemblée l'interrompirent et, à la fin, ce fut une explosion.

Puis, la séance fut levée. L'Assemblée prit une collation et alla ensuite se placer à son rang dans le cortège. Tout le monde était à pied, hors les membres du Congrès et du gouvernement provisoire.

Le cortège se met en marche à onze heures, selon l'ordre indiqué : La musique et les députations de la garde civique, les décorés de la croix commémorative et de la croix de fer; on y remarque des volontaires de la Révolution avec le béret tricolore, les galons rouges et la blouse bleue, que portent aussi les délégués des communes du Luxembourg dans le groupe communal. A ce groupe succèdent les anciennes corporations. Où est donc celle de l'ancien Serment de Saint-Georges, de Bruges, avec ses trophées de 1302? Serait-il vrai qu'elle eût disparu il y a quelques années à peine? Elle se servait de cette puissante arbalète flamande qui renversait de son cheval, à huit cents pas, un chevalier armé de toutes pièces : le *goedendag* l'achevait. Cette arme terrible avait, avant l'arme à feu, porté un coup sensible à la chevalerie. On le vit bien à Courtrai.

On admire le défilé de ces corporations bourgeoises, des sociétés de fanfares et de chœurs, où le présent et le passé se mêlent. Les costumes, les bannières, les insignes des guildes sont le pittoresque du cortège.

Voici, après les bourgmestres et les serments, les conseils provinciaux, les gouverneurs, l'administration centrale, les conseils académiques universitaires avec leurs massiers, les députations de l'armée. Les blessés de Septembre suivent, avec leur drapeau, la foule applaudit. La presse qui de sa tribune avait assisté à la séance du Parlement. L'accompagnement, lorsqu'il sort du palais de la Nation, précédé des ministres; les Cours et les tribunaux ferment la marche.

A une heure, le Roi et la famille royale, en voiture à la Daumont, sortent du palais et se dirigent vers le lieu de la fête au milieu de manifestations enthousiastes. A une heure et demie la fête commence. Le caractère en est simple et grand, le patriotisme en fait tous les frais. Il domine toute l'assemblée, qui représente la nation tout entière avec ses souvenirs, son présent si beau, les radieuses promesses de son avenir. Il n'est personne qui ne se sente pénétré de la beauté morale de cette fête si noble, communion politique de tout un peuple.

Le Roi reçoit les adresses de la Législature, entend le discours du ministre de l'Intérieur, ceux des représentants de la province, de la commune, de la magistrature; on le sent ému de tant de paroles éloquentes, pleines d'un sentiment vrai et profond, et c'est d'une voix où s'accroît sa gratitude pour cette magnifique ovation nationale qu'il prend la parole à son tour pour y répondre.

Le discours royal appartient à l'histoire, comme tous les épisodes de cette manifestation grandiose. Il est court, et rien n'y est oublié, ni l'expression de la reconnaissance nationale envers les membres du gouvernement provisoire et du Congrès, ni l'hommage à la Constitution, ni le tableau de la prospérité de ce royaume que nos Constituants ont ouvert à toutes les libertés et à tous les progrès, ni le salut aux grandes puissances protectrices de notre neutralité, et aux autres nations avec lesquelles nous entretenons des relations fraternelles, ni le vœu de voir la Belgique poursuivre en paix l'accomplissement de ses belles destinées.

Belle parole que celle qui termine ce discours d'un roi citoyen, et bien digne des applaudissements unanimes et chaleureux qui l'ont accueillie :

« Je joindrai mes efforts aux vôtres pour travailler « à la tâche commune.

« Mon unique ambition est de servir ma patrie « comme je l'aime, de tout mon cœur et de toute mon « âme. »

La fête politique, officielle, était finie. On a entendu ensuite la belle cantate dont L. Hymans a fait les paroles et Lassen la musique, et l'on peut penser si, l'âme encore remplie de tant de généreuses émotions, on a applaudi à l'heureuse inspiration du poète et de l'artiste. L'œuvre, splendidement interprétée, a eu un succès énorme.

Quand le Roi, la Reine et la famille royale ont pris congé de l'Assemblée, l'orchestre et les chœurs ont exécuté la *Brabançonne* de M. Rogier; la grande voix de la foule en a chanté le refrain et l'enthousiasme est devenu du délire. Le Roi parti, le cortège s'est

reformé dans le même ordre qu'à l'arrivée et a quitté le Champ des Manœuvres.

Il est permis d'exprimer le vœu que sur ce champ consacré, et parmi les édifices magnifiques qui déjà s'y élèvent, la Belgique érige maintenant son Capitole. On y célébrerait le jubilé séculaire de l'indépendance du pays.

EUGÈNE LANDOY.

## UNE FÊTE VÉNITIENNE SUR L'ESCAUT

Un écrivain français, M. Henri Havard, dans son livre si connu : *Amsterdam et Venise*, a donné à la Venise du Nord la suprématie sur la ville des doges. Je n'ai pas à discuter cette opinion, mais, à coup sûr, si M. Havard eût assisté à la fête donnée à Anvers le 24 août en l'honneur du cinquantenaire de l'indépendance belge, il se fut écrié :

« Mais, la véritable Venise du Nord, la voilà ! C'est Anvers ! »

On a donné à cette fête patriotique le nom de fête vénitienne. Le nom était bien trouvé ; mais, néanmoins, je le jure, en témoin impartial, jamais Venise n'a déployé de parçilles splendeurs, même lorsque, délivrée du joug autrichien, elle célébra la première heure de son indépendance.

La soirée de mardi, avec Anvers comme fond de décor, ses innombrables navires comme acteurs, a dépassé tout ce que l'imagination peut rêver.

Un compte rendu serait ridicule. Il est des choses que la plume ne peut reproduire, que le pinceau seul peut retracer, parce que tout y est lumière, tout y est couleur. Vous dirai-je qu'on a fait ce soir-là une folle dépense de poudre, que deux mille cinq cents coups de canon ont été tirés, que le feu d'artifice a coûté à lui seul plus de vingt mille francs, que tous les navires jusqu'aux moindres chaloupes avaient rivalisé de zèle pour les illuminations ? Non, n'est-ce pas ? C'est pourquoi je me borne à vous envoyer un dessin aussi exact que possible de la fête. Je crois que c'est le meilleur moyen de vous la raconter.

WALKER.

## L'EXPOSITION NATIONALE

### I

#### ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

Je commence par l'ÉDUCATION et l'ENSEIGNEMENT une série de lettres dans lesquelles j'examinerai succinctement toutes les branches qui concourent, chacune dans sa sphère d'activité, à l'émancipation intellectuelle (\*).

L'éducation et l'enseignement sont les bases de tout édifice social durable. Plus ces bases seront solides, plus le choix des matériaux employés à les former sera bien entendu, plus réelles et plus certaines seront les garanties de la grandeur et de la durée de l'édifice dont le couronnement est la plus enviable des prospérités.

Je regrette de n'avoir point trouvé l'ÉDUCATION et l'ENSEIGNEMENT au seuil de l'Exposition. La place d'honneur devait être réservée à cette section dans laquelle nous trouvons d'abord l'enfance placée entre les mains d'hommes dévoués qui, par leurs soins constants, la guident sagement jusqu'à l'adolescence ; puis la jeunesse élevée, fortifiée jusqu'à l'heure où chacun des éléments qui la composent se sépare et va contribuer au développement de la richesse intellectuelle, artistique ou industrielle du pays.

Tout découle de l'enseignement. Certes, la Belgique peut se montrer fière de la situation et des progrès de l'enseignement chez elle ; et dans peu d'années, tout permet de l'espérer, la Belgique comptera au premier rang parmi les nations les plus instruites, logiquement les plus fortes et le plus sûrement confiantes dans l'avenir.

En quittant le pavillon de l'art industriel moderne et en prenant la première galerie ouverte sur la droite,

nous arrivons à l'ENSEIGNEMENT dont l'exposition est partagée en quatre classes, comptant elles-mêmes plusieurs subdivisions. Trois grandes travées partant du MOBILIER et s'arrêtant aux ARTS LIBÉRAUX divisent le groupe de l'enseignement général en trois catégories : enseignement primaire, enseignement secondaire, enseignement supérieur. La quatrième classe concerne les voyages d'exploration, les mémoires scientifiques et les voyages scolaires.

En entrant dans la première travée, sur la droite, je remarque les travaux divers exposés par l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers : gravure en taille douce, peinture, sculpture, aquarelles, fusains, etc. Tous ces travaux sont dignes d'attention et témoignent d'un système d'enseignement important et bien développé. Mais la main du maître se devine trop sous tout cela ; son influence ne laisse pas assez de place à l'initiative individuelle et là, comme dans les autres expositions de ce genre, tous les travaux se ressemblent ou à peu près et n'accusent aucune aptitude énergiquement marquée.

La sculpture est meilleure que la peinture.

Je note spécialement quelques spécimens d'architecture navale parfaitement exécutés. A ce propos qu'il me soit permis d'émettre un regret : la construction maritime, si développée en ce pays, est à peine représentée à l'Exposition de 1880. C'est une fâcheuse lacune.

Après l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers se trouve l'exposition de l'École normale des arts du dessin de Saint-Josse-ten-Node. Travaux dont la moyenne est fort satisfaisante, mais parmi lesquels on chercherait vainement une note personnelle, spontanée.

L'extrémité de la travée est occupée par l'Enseignement militaire donné dans divers régiments de ligne, dans l'artillerie et le génie. Cette partie est fort curieuse comme esprit de suite dans l'enseignement. L'exposition de l'artillerie est bien comprise. L'école du génie a représenté divers travaux de sape et de mine, d'une façon claire et attrayante : les objets exposés sont l'expression de travaux sérieux, patiemment conduits. Je note encore l'exposition intéressante du lieutenant Vande Waele.

Sur la droite de la travée s'ouvrent plusieurs salles consacrées à l'enseignement primaire et au mobilier scolaire. Ce dernier a été justement remarqué à l'Exposition universelle de Paris (1878). De nombreuses et utiles améliorations y ont été apportées depuis.

Les meubles d'école de MM. Damman et Cassard sont bien construits ; et dans leur exposition complète, il faut signaler deux types de chambrettes meublées pour pensionnats, dont l'adoption supprimerait les inconvénients du dortoir commun. L'exposition de M. Van Havermaet, dont les meubles scolaires sont d'une construction bien entendue et dont les collections anatomiques et géologiques ont de réels mérites, est digne d'attention. Je note en passant le pantographe de M. Stuys, directeur de l'école modèle de Bruxelles, appareil ingénieux qui remplace l'équerre d'arpenteur, le graphomètre, la planchette et le niveau d'eau. M. Windels, libraire-éditeur, expose une très intéressante collection synoptique des principaux insectes de la Belgique, d'après les données du Dr Yseux, professeur à l'Université de Bruxelles. Les produits envoyés par cet exposant se distinguent par leur grande variété et le mérite de leur exécution. Parmi les sièges, bancs-pupitres, etc., ceux de M. J. Happel, directeur du gymnase normal d'Anvers, sont des mieux construits : L'un de ces pupitres, avec sa planchette fixe placée de façon que l'élève ne puisse courber la poitrine, avec sa disposition spéciale pour le placement des pieds maintenus en dehors, avec son siège construit de telle sorte que le corps est maintenu dans la verticale, offre les plus efficaces garanties.

Une mention spéciale s'applique à l'exposition de M. Joseph Kenes, dont les meubles scolaires témoignent de sérieuses recherches en vue du bien-être et de l'hygiène des écoles.

Les tableaux synoptiques, les tableaux intuitifs, les arithmomètres, sont en grand nombre. Je ne pense pas que l'utilité de ces derniers soit en raison directe du travail nécessité par leur établissement, mais il est curieux d'examiner les combinaisons ingénieuses des différents systèmes parmi lesquels je noterai particulièrement ceux de MM. Lemaire, Martinot (celui-ci pouvant servir également de pupitre), et Tecqmenne, avec dispositions particulières imaginées par M. Vunderstock. Le multiplicateur et diviseur numérique de M. Dethy est d'une construction fort simple et de nature à faciliter la pratique de l'enseignement.

MM. J. Sacré et Brand exposent des collections

d'instruments de physique dont le mérite est apprécié depuis longtemps.

Je parlais tout à l'heure de chambrettes pour pensionnats. L'exposition Semal-Lacroix, de Nivelles, offre un curieux spécimen de ces chambres d'élèves. La construction est entièrement métallique ; l'établissement d'une chambrette comprenant une armoire, un lit, une chaise, un lavabo, et une table de nuit, revient à cent soixante francs. La même maison expose également des bancs-pupitres en métal, dont l'adoption répondrait parfaitement aux conditions voulues de propreté et de salubrité.

Dans la dernière des salles situées à droite de la première travée, se trouve l'exposition importante de la maison Belot. Les meubles scolaires de cet exposant sont construits avec beaucoup de légèreté et de simplicité. Je remarque un grand tableau ardoisé formé de quatre tablettes en bois mobiles et glissant dans des rainures transversales et dont les superpositions combinées permettent d'obtenir les développements nécessaires pour les démonstrations. D'un usage très-pratique sont également les toiles ardoisées et les petites sphères mobiles d'un bon marché réel.

L'autre partie de cette salle est occupée par les articles de gymnase de M. Vanmeek-Prejaldino. On ne sépare plus aujourd'hui les exercices corporels de tout système d'éducation et d'enseignement bien compris, pensant avec raison que la gymnastique de l'esprit et la gymnastique du corps doivent se faire contrepois, en vue de la plus exacte application du précepte latin : *Mens sana in corpore sano*. Je voudrais citer encore beaucoup de choses, cette partie de l'Exposition étant intéressante dans ses moindres détails : je regretterais toutefois de passer sous silence les objets classiques exposés par MM. Callewaert frères ; tableaux, atlas, suites de planches coloriées pour l'étude de l'histoire et cartes géographiques.

Je dois terminer ici ma première lettre et remettre à un numéro prochain l'examen des compartiments réservés aux académies de dessins, aux écoles industrielles professionnelles, etc., etc., et aux universités.

LÉON DEGEORGE.

## LA BELGIQUE INTELLECTUELLE

LA SCIENCE ET LES SAVANTS

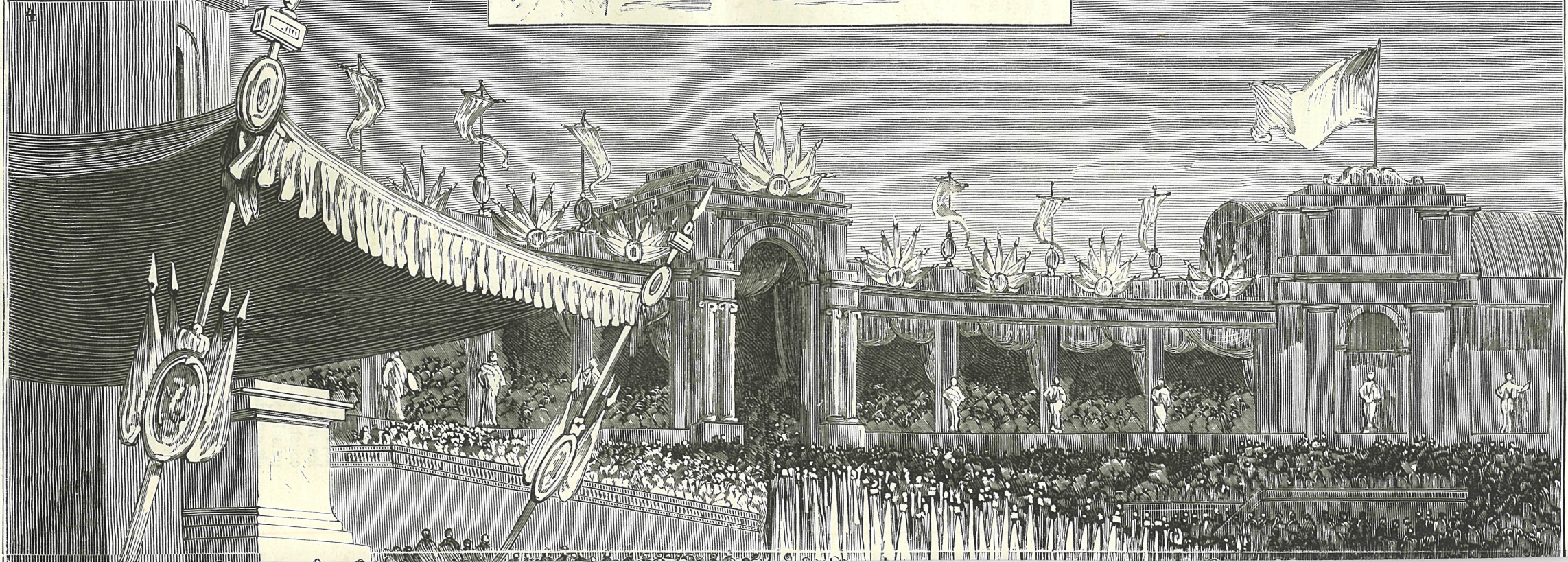
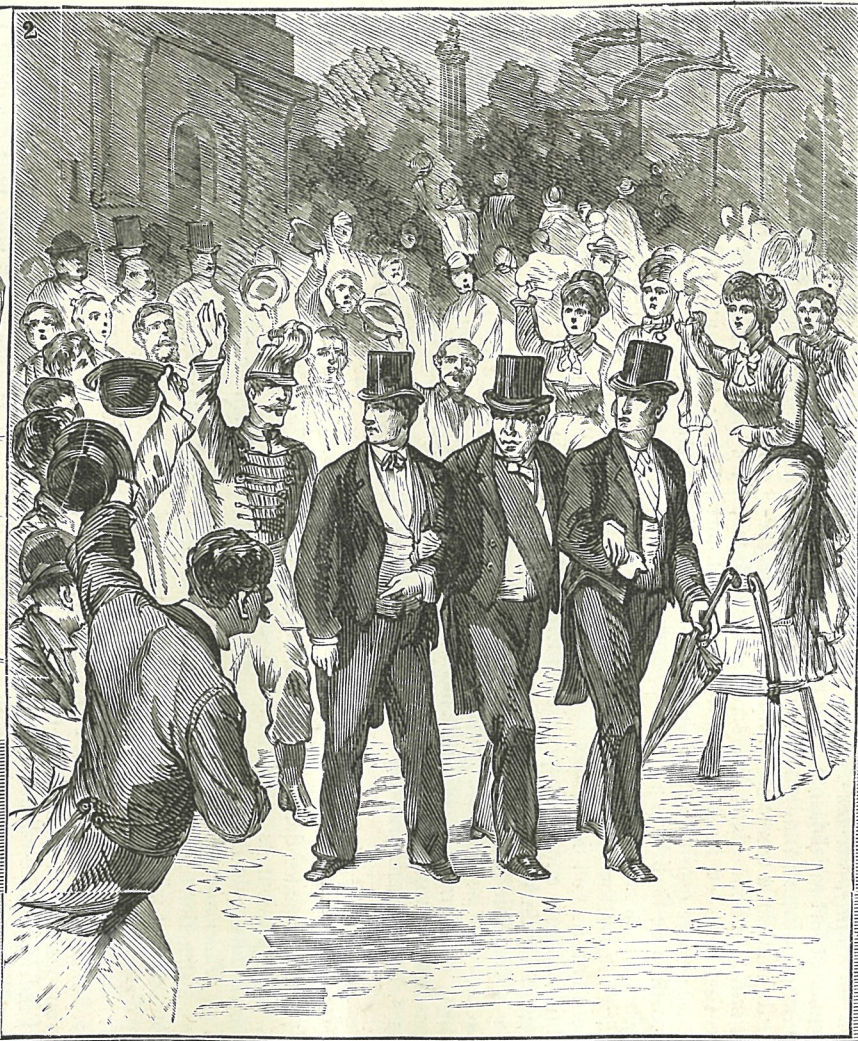
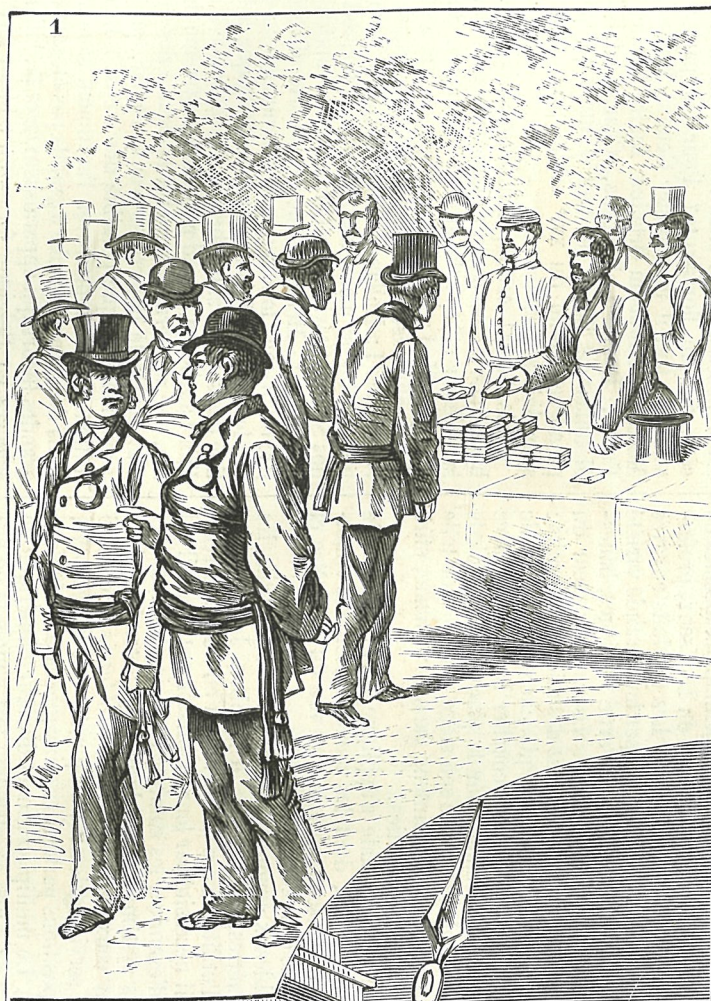
### I

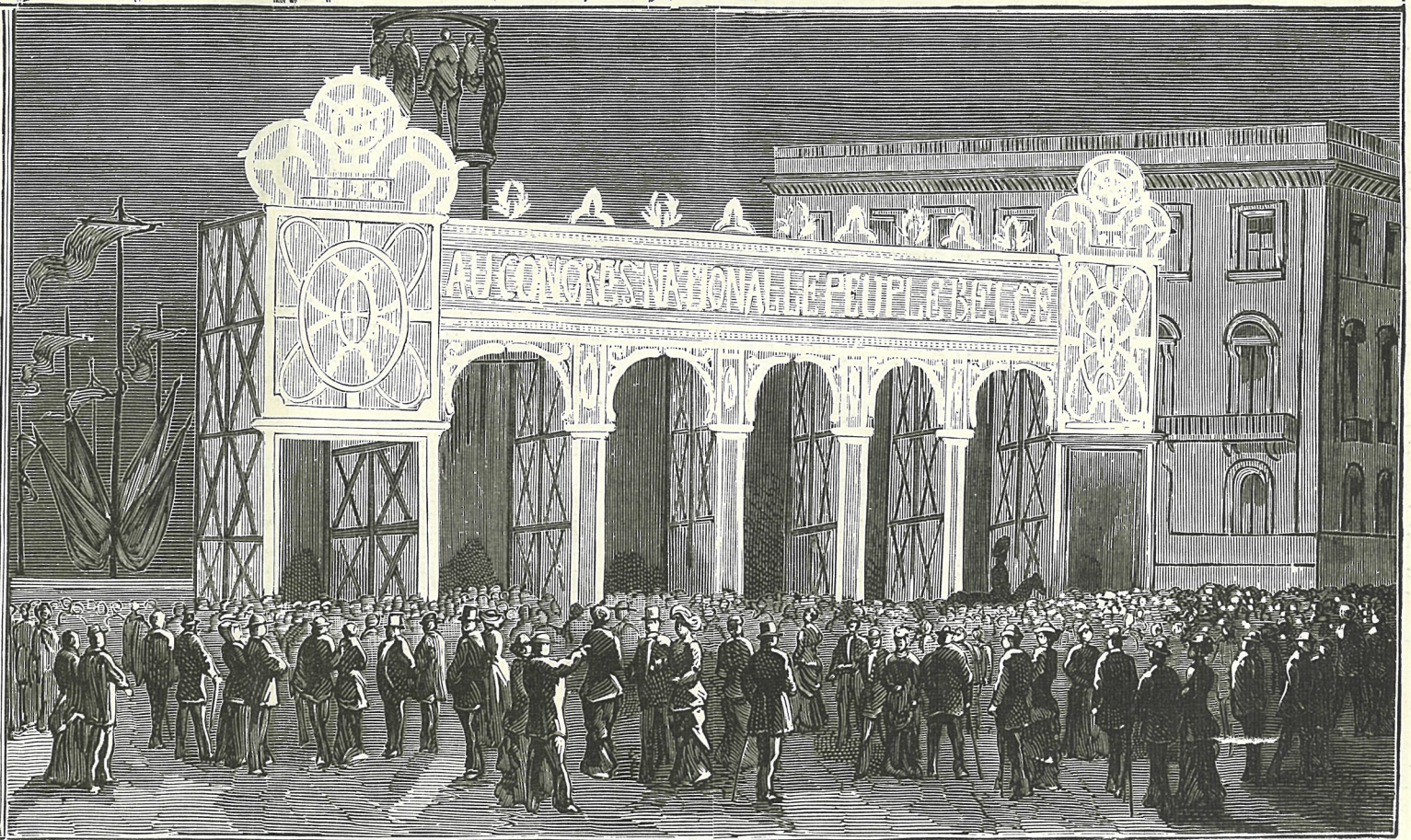
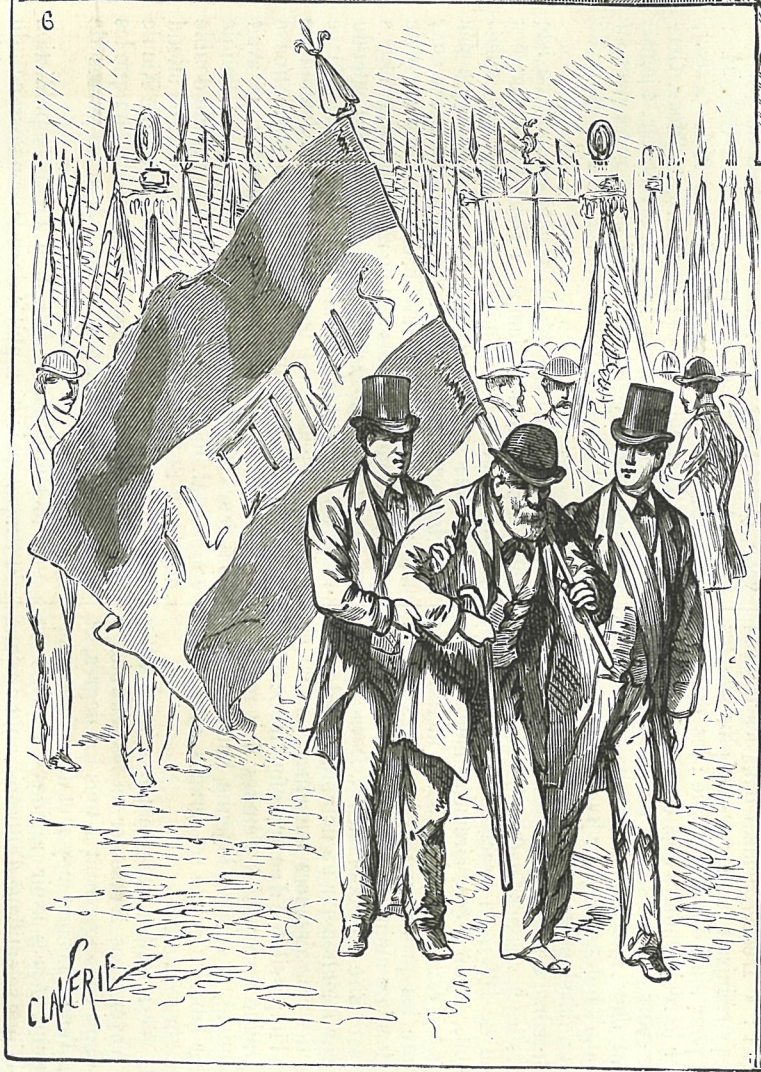
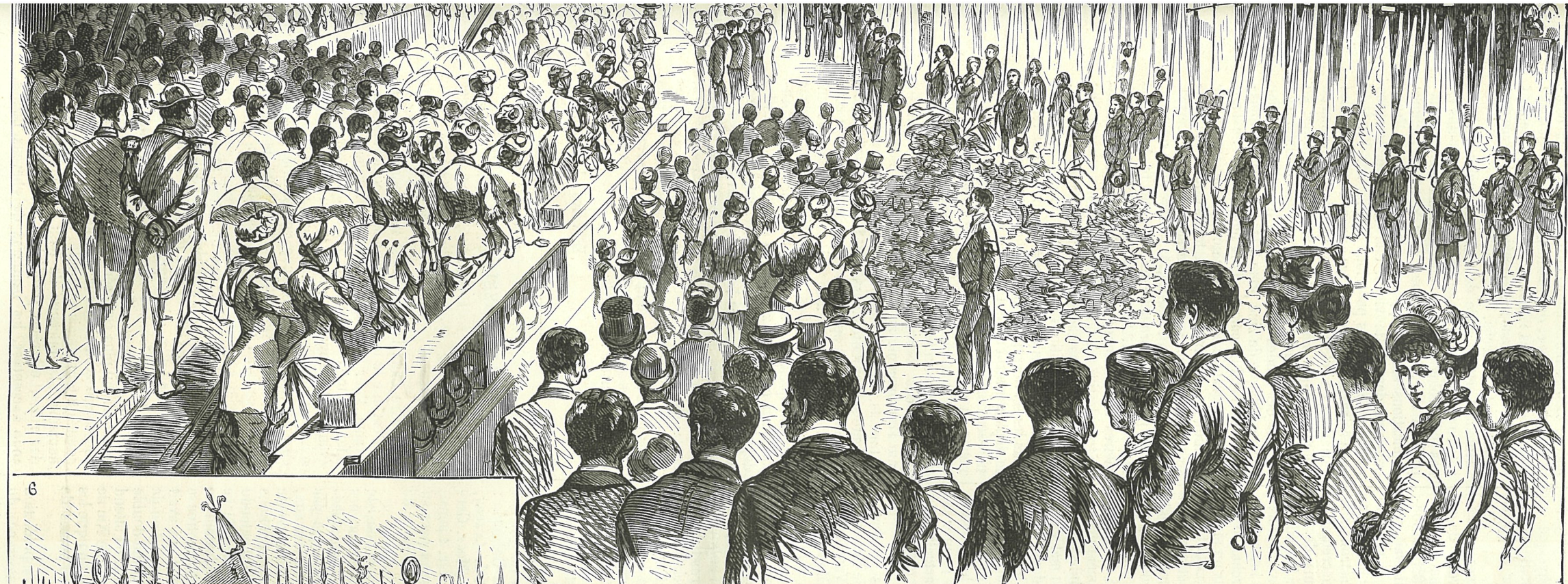
Avant de parler du mouvement scientifique en Belgique depuis 1830, jetons un rapide coup d'œil sur la brillante phalange d'hommes remarquables qui, au xv<sup>e</sup> siècle, placèrent notre petit pays au premier rang parmi les nations. Dans l'antiquité, Athènes et Rome, l'Italie au moyen âge, la France sous Louis XIV ont vu les lettres, les sciences et les arts briller d'un vif éclat. La Belgique peut aussi revendiquer l'honneur de compter un grand siècle dans son histoire. Mais est-il nécessaire de citer tous les noms illustres de cette époque florissante ? Pour ne parler que des sciences, faut-il mentionner Gemma Pterius, Gérard Mercator, Abraham Ortelius, André Vésale, Remacle Fuchs, Rembert Dodoens, Charles de l'Escluze, Matthias de l'Obel, et tant d'autres qui pendant la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle prirent part à cette splendide renaissance.

Mais hélas ! cette prodigieuse activité de l'esprit humain devait rencontrer une barrière insurmontable : la science effraya le sinistre entourage du sombre Philippe II. La domination espagnole et les persécutions religieuses forcent les savants belges à fuir à l'étranger. La Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, la Russie même accueillent nos Pierre Plancius, nos Simon Stévin, nos Girard, nos Vanden Spiegel, nos Delaet. Mercator même, accusé d'hérésie, est jeté en prison, tandis que ses compagnons périssent sur le bûcher. Mais il restait en Belgique à l'inquisition des savants assez forts pour répondre à Philippe Van Lansberge, grand partisan du système de Copernic, que « la terre devait être au centre des cieux, car « au centre de la terre se trouve l'enfer, qui doit être « aussi éloigné que possible des cieux. » La démonstration est péremptoire et l'argument sans réplique.

La décadence marche à grands pas et, sauf quelques grades lueurs qui apparaissent çà et là, l'histoire des sciences en Belgique formé un tableau fort sombre. Van Helmont et Boëce de Boodt, Van Langren, puis quelques jésuites, François d'Aiguillon, Grégoire de

(\*) Je me propose de passer successivement en revue : les Arts libéraux, classe XIII ; l'Imprimerie, la Librairie, la Reliure, classe XXVIII ; la classe XXIX (application usuelle des arts du dessin) ; la classe XLIV et XLV — 2<sup>e</sup> section (matériel et procédés des impressions) ; les manuscrits et reliures (art rétrospectif).





LA FÊTE PATRIOTIQUE DU 16 AOUT 1880.

1. Dans le Parc : Distribution des médailles aux Bourgmestres de Belgique. — 2 L'ovation à Rogier. — 3. Types de Ghildes pris dans le Parc. — 4. Lecture de l'adresse au Roi avant le défilé des drapeaux. — 5. L'illumination de la place du Congrès, le 17 août. — 6. Le vieux Sauvelon, porte-drapeau des volontaires de Fleurus.

Saint-Vincent, Tacquet, sont des noms qui se détachent encore de l'ombre. Mais quand, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, le professeur Martin Van Velden ose soutenir que la terre tourne autour du soleil, l'Université de Louvain propose de le punir d'une amende, de l'exclure pendant trois mois de la faculté et de le priver pendant ce temps des émoluments ainsi que des honneurs et privilèges attachés à sa position. La décadence est complète, la science est soumise à l'autorité religieuse.

Le 28 mai 1872, l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts célébrait le centième anniversaire de sa fondation. La Belgique entière aurait dû s'associer à cette solennité, car c'est de cette année à jamais mémorable, 1772, que date pour elle le réveil de la pensée. L'impératrice, Marie-Thérèse, dont le nom est, à si juste titre, resté populaire parmi nous, s'attacha à rendre aux Belges l'existence politique; mais sachant comment un peuple se rend digne d'être vraiment libre, elle employa à faire renaître dans nos provinces le goût des arts, des sciences et des lettres, par l'institution de nombreux collèges, par des encouragements de toute espèce, enfin par la création de l'Académie. Mais la tempête qui devait balayer le vieux monde grondait sourdement, et les événements politiques qui se succédèrent si rapidement à la fin du xviii<sup>e</sup> et au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, manquèrent encore une fois d'enrayer le mouvement scientifique qui venait de se produire. Mais désormais l'impulsion était donnée et, pendant sa réunion à la France, la Belgique prouva qu'elle était toujours terre féconde. C'est de cette époque que date la réputation du vénérable d'Omalius d'Halloy, du docteur Lejeune et de Jean Kickx père, les botanistes, de Van Mons, de Robertson, de Nyssen, dont le dictionnaire de médecine refondu par Littré et Robin est encore classique aujourd'hui.

Cependant l'empire s'effondrait et les destinées de notre pays changeaient encore une fois de direction. La période de la réunion à la Hollande fut, pour la Belgique, des plus heureuses au point de vue scientifique : nous profitâmes de l'état plus avancé de nos frères du Nord chez lesquels s'était conservé l'amour de la science et des lettres. La fondation des universités à Liège, à Gand et à Louvain, la création de musées, de bibliothèques, de jardins botaniques, la réorganisation de l'ancienne Académie impériale et royale sous le nom d'Académie royale des sciences et des lettres, plus tard l'établissement d'un observatoire à Bruxelles, furent les grands événements scientifiques qui marquèrent la période néerlandaise. La nation s'était vraiment réveillée de son trop long sommeil : une phalange de jeunes savants préparait l'ère nouvelle de son émancipation. Pendant l'année 1822 seule, on pouvait compter au lycée de Bruxelles les noms de Plateau, Jean Kickx fils, Verhulst, Ch. Morren, Nypels, de Cuyper, Van Esschen, Kindt, Van Ginderachter, André Uytterhoeven.

Parmi les causes auxquelles il faut attribuer le goût pour les sciences à cette époque, nous en citerons une surtout d'une haute importance. Mais laissons la parole à Quetelet : « L'enseignement dans les facultés des sciences s'y réduisait aux formes les plus simples et se donnait pour ainsi dire en famille : les examens n'étaient pour le récipiendaire déjà connu et apprécié par ses professeurs, qu'une simple formalité. Mais s'il se distinguait dans une branche, il était certain de trouver des juges indulgents pour les autres branches. Cette prime au développement des spécialités a singulièrement contribué à produire les excellents résultats qu'ont donnés les anciennes facultés des sciences. — La révolution de 1830, en proclamant la liberté de l'enseignement, a dû nécessairement amener une réforme dans les examens, et, par suite, modifier les relations entre les professeurs et les élèves : aussi voit-on ces derniers moins occupés de la science que du désir de satisfaire les examinateurs. Devant porter également leur attention sur un nombre considérable de branches des connaissances humaines, ils sont en général dans l'impossibilité d'en approfondir aucune... Cette trop grande multiplicité d'études finit par engendrer la satiété, et souvent le jeune homme, après avoir conquis laborieusement ses grades, abandonne complètement la science. »

Tout cela n'est malheureusement que trop vrai; mais nous n'avons pas à discuter ici les réformes à introduire dans l'enseignement à tous les degrés, et surtout dans l'enseignement moyen et dans l'enseignement supérieur. Après avoir rapidement passé en revue la Belgique scientifique d'autrefois, nous aurions plutôt à prouver, tâche facile, que ses savants d'aujourd'hui sont dignes de leurs aïeux.

## II

Il est un nom qui reviendra souvent sous notre plume, car il est attaché à presque tous les progrès qui ont été réalisés dans les sciences physiques et mathématiques pendant la première moitié de la période que nous pouvons nous glorifier d'appeler nationale : ce nom est celui de Quetelet.

Peut-on parler des travaux astronomiques accomplis à cette époque sans évoquer le souvenir de cet homme illustre. De combien de persévérance il a dû faire preuve pour réaliser son rêve de 1823, la fondation d'un observatoire! Tout d'abord il avait rencontré un accueil très-bienveillant chez le ministre Falck, qui l'envoya même à l'étranger pour lui féliciter les moyens de s'initier à la pratique de l'astronomie.

En 1826 parut enfin l'arrêté royal décrétant la construction de l'édifice; mais les ennuis de tout genre devaient seulement commencer pour le malheureux savant, continuellement aux prises avec l'architecte de la ville. Ce dernier, plein de son importance et fort de la confiance du bourgmestre, cherchait toutes les occasions de montrer sa supériorité sur un simple savant. Détail piquant, ce grand architecte avait totalement oublié les cheminées du nouveau bâtiment! — Ce ne fut guère qu'à partir de 1835 que commencèrent, d'une façon régulière, les observations astronomiques; et encore, quand il se trouva seul devant les grands instruments d'astronomie, dont il avait si longtemps réclamé l'établissement, Quetelet fut un moment découragé. Il n'avait alors qu'un seul aide, inhabile à observer à cause de l'état de sa santé; or, il est matériellement impossible à un seul homme, quelque talent, quelque force physique qu'il ait, de faire les observations, puis de se livrer à tous les calculs que ces observations nécessitent. Ce n'est que plus tard que vinrent se grouper autour de Quetelet les hommes actifs et savants dont les efforts devaient assurer les progrès de la science, MM. Houzeau, actuellement directeur de l'Observatoire, le général Liagre, Ernest Quetelet, Mailly.

Nous ne parlerons pas en détail des nombreux travaux exécutés par notre observatoire de Bruxelles, par les observatoires particuliers de MM. Van Erthorn à Aertselaer, Ad. de Boe à Anvers, D<sup>r</sup> van Monckhoven à Gand, Terby à Louvain, Bernaerts à Malines, et Ch. Montigny à Schaerbeek. Nous devrions entrer dans des détails qui présenteraient trop peu d'intérêt pour la grande majorité de nos lecteurs. Ajoutons seulement que ces observatoires particuliers, d'où sont sortis différents travaux qui font bien augurer de l'avenir, sont munis d'instruments qui permettent des recherches délicates, ou qui ont leur spécialité. Dans deux ans s'élèvera sur les hauteurs au sud de la ville, un nouvel Observatoire, à l'écart de toute habitation, de tout établissement industriel, des canalisations d'eau et de gaz, et éloigné de la circulation des voitures qui gêne par les vibrations qu'elle imprime au sol, les déterminations délicates des instruments de météorologie.

La météorologie est relativement une science nouvelle, et c'est encore à l'habile direction de Quetelet qu'est due son extension considérable en Belgique : les observations et les ouvrages de MM. Crahay, Duprez, Dewalque, Leclercq, Montigny, Maas, Germain, Van Oyen, Parent, Loppens, Cavalier, Liagre, Houzeau, Van Rysselberghe, ont placé notre pays au rang des nations où cette science a fait le plus de progrès.

Pour le public en général, la météorologie consiste dans la prédiction du temps. « Dans les campagnes et dans les villes, on suit les variations atmosphériques avec une sorte d'anxiété, qui s'explique par leur importance en tout ce qui touche nos travaux, nos affaires, nos plaisirs. Chacun se préoccupe de prévoir ces changements afin de régler ses occupations en conséquence (Houzeau). » Aussi avons-nous entendu faire un crime aux savants de l'Observatoire de ce qu'une prédiction du temps pour le lendemain ne s'est pas vérifiée, et de ce qu'une pluie malencontreuse est venue tromper l'attente d'un promeneur qui avait consciencieusement consulté le bulletin quotidien de son journal. Mais on croit aveuglément au grand double almanach de Liège de Mathieu Laensberg, on attend avec confiance la réalisation des promesses de Nic de Périgieux, et rien ne déracinera la conviction que les changements de temps coïncident avec les phases de la lune.

La météorologie ne consiste pas dans la prédiction du temps, mais bien plutôt dans la connaissance du temps, et ce n'est qu'en coordonnant de longues séries d'observations scientifiques que l'on parviendra à

connaître les lois qui régissent les phénomènes atmosphériques, lois sans doute aussi immuables que les autres lois des sciences naturelles. Mais il est encore impossible aujourd'hui d'embrasser la complexité des causes et des influences qui peuvent avoir une action sur elles : l'avenir nous fera certainement connaître l'importance de certains faits qui passent maintenant inaperçus.

Pendant cette période de fêtes nationales, l'Observatoire ouvre ses portes au public et quelques-uns de nos météorologistes se mettent gracieusement à la disposition des visiteurs pour leur donner quelques explications sur les appareils de météorologie. Nous recommandons cette visite, elle en apprendra plus que tout ce que nous pourrions dire ici sur l'état de cette science. Un électromètre enregistreur signale les variations de l'électricité de l'air en fixant une image photographique des mouvements d'une aiguille; un météorographe dont les ingénieuses dispositions sont le fruit des études de M. F. Van Rysselberghe, fixe sur une plaque de zinc prête à être portée à l'imprimerie de l'établissement : 1<sup>o</sup> la température de l'air, 2<sup>o</sup> la température accusée par un thermomètre à boule humide (en d'autres termes la température que nous sentons nous-mêmes à la surface de notre corps), 3<sup>o</sup> la quantité d'eau tombée, 4<sup>o</sup> la direction du vent, 5<sup>o</sup> la pression barométrique, et enfin 6<sup>o</sup> la vitesse moyenne du vent. Ailleurs se trouvent des thermomètres enregistreurs photographiques, des magnétomètres destinés à donner les variations, encore fort peu connues, des éléments du magnétisme terrestre. Dans les conditions où l'établissement se trouve actuellement, ces derniers appareils sont loin de rendre tous les services que l'on pourrait en attendre, puisque le déplacement d'un outil en fer d'un certain volume, non-seulement à l'intérieur de l'Observatoire, mais même au dehors, suffit pour leur faire exécuter des variations tout à fait extraordinaires. Enfin nous notons encore un baromètre photographique, un héliographe, des thermomètres normaux, l'anémomètre que l'on aperçoit au haut de la faïe occidentale des bâtiments, des pluviomètres dont l'un d'eux a été exécuté sur les indications de M. Léo Errera. Autrefois la plupart de ces appareils exigeaient l'attention continue des observateurs, qui se relayaient souvent pendant plusieurs fois vingt-quatre heures pour recueillir quelques indications bien incomplètes. Aujourd'hui ces travaux fatigants sont devenus inutiles depuis l'introduction des enregistreurs. Pour terminer, ajoutons que, tous les jours à quatre heures, on imprime, dans l'établissement même, un bulletin météorologique donnant les pressions barométriques, la température, la force et la direction des vents, les pluies sur deux cent cinquante points dissimulés dans toute l'Europe, enfin la situation générale et les probabilités du temps, et les courbes du thermomètre et du baromètre à Bruxelles.

D<sup>r</sup> VICTOR JACQUES.

MADemoiselle JULES (\*)

(SUITE)

XX

L'ordre dans l'existence est une bonne chose. Le mal est que le moindre dérangement y devient cataclysme. Pour être sage, tout en vivant régulièrement, il faudrait toujours s'attendre à être surpris par quelque événement désagréable; ainsi lorsqu'on sort de chez soi, penser toujours aux tuiles qui peuvent se détacher des toits. Cette préoccupation jetterait beaucoup d'ennui dans la vie, mais au moins on pourrait se dire, et ce serait une sorte de consolation : « J'avais prévu cela. »

L'esprit de M<sup>me</sup> Van Hoorde, ainsi troublé coup sur coup, commençait à perdre sa tranquillité habituelle. Tandis qu'elle entrait dans son salon pour y attendre son fils, elle s'aperçut que ses mains tremblaient en chiffonnant nerveusement la lettre que venait de lui remettre le frère de Pauline. Sa physiologie n'avait plus cette sérénité parfaite, image d'une conscience et d'un cœur satisfaits, qui semblaient assurés à tout jamais contre les risques de la bataille humaine : la fraîcheur du teint s'était décomposée, des rides, discrètes jusqu'alors, semblaient tout à coup s'accroître, les bandeaux de cheveux blancs,

(\*) Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



quelqu'un pendant le repas, et M<sup>me</sup> Van Hoorde, pour rien au monde, n'eût voulu qu'on la vit en la société de cette créature légère, dont la beauté et la bonne grâce ne suffisaient pas pour l'absoudre de son existence déréglée. Leur entretien fut ce qu'il pouvait être : M<sup>me</sup> Van Hoorde, décidée à prouver qu'elle avait le cœur bien placé et qu'elle connaissait son devoir, fut prévenante et indulgente autant qu'on peut l'être; Caroline bavarda tout à son aise, comme un oiseau chante, mêlant des mots vulgaires à l'expression de pensées sans profondeur, qui n'avaient fait que traverser son cerveau. Le dîner terminé, la causerie tombait peu à peu et M<sup>me</sup> Van Hoorde ressentait un très vif désir de se trouver enfin débarrassée de son devoir, quand Caroline, se levant, dit sans préparation aucune :

« Il est temps que je m'en aille, maintenant, madame.

— Si vous vous sentez si bien, répondit en se levant M<sup>me</sup> Van Hoorde, je ne vous retiendrai pas.

— C'est que.... je n'ai pas de chapeau : il est resté à l'atelier de M. Jules.

— Je vais vous faire chercher une voiture... »

(A suivre).

EMILE LECLERQ.



LE DIORAMA DANS LES JARDINS DE L'EXPOSITION NATIONALE

### LE DIORAMA

DANS LES JARDINS DE L'EXPOSITION NATIONALE

Dans les jardins de droite de l'Exposition nationale s'élève un gentil pavillon que nous reproduisons en gravure aujourd'hui et que nous recommandons particulièrement à l'attention des visiteurs.

Ce pavillon contient un diorama de deux de nos plus glorieuses journées de Septembre en 1830. Ces deux toiles peintes par M. Paul Philippoteaux sont d'un aspect saisissant, et l'on croirait réellement se trouver au milieu du combat, tellement l'illusion est

### AVIS

L'ILLUSTRATION NATIONALE se publie en langue française et en langue flamande.

L'édition flamande est confiée aux soins de M. Van Ballaer, littérateur, attaché comme traducteur à la Chambre des Représentants.

ZECH. MALINES. Manuf<sup>e</sup> Gén<sup>le</sup> de Meubles CHÊNE SCULPTÉ.

CARACTÈRES DE LA MAISON VANDERBORGH

Ad. MACKENS, éditeur, 22, rue de l'Escalier, à Bruxelles.



LA FÊTE VÉNITIENNE SUR L'ESCAUT A ANVERS, LE 24 AOUT 1880